

## Nos Cévennes (1918-1968)

Participer à toute la guerre de 1914, pendant un demi-siècle courir le monde et revoir enfin la région de nos rêves, je veux dire de notre enfance, est un privilège rare. J'ai retrouvé, perdus dans les montagnes, les gros bourgs des vallées cévenoles, les villages et les fermes aux noms évocateurs : le Massanaret et Sounalou, la Clède, le Fromental, le Serviel, la Cabanelle, la Rouvierette, l'Impéride...

Malgré ces appellations harmonieuses, le sol est rude, tourmenté, creusé de rides profondes. Au Mas Méjean, dans la vallée resserrée de l'Hérault, au-delà de Valleraugue, la montagne est un mur à peu près vertical qui, du lit de la rivière au sommet de l'Aigoual, grimpe à 1.200 mètres.

Des traits aussi marqués ne peuvent pas changer ! J'ai retrouvé du pays, son visage éternel, mais non les visages des hommes ! Les morts lointains de 14 ne sont pas remplacés. Les enfants sont descendus vers la plaine ou l'usine. Seuls, demeurent, gardiens du sol, les vieux ! Les vieux, ces rares compagnons survivants des soldats enthousiastes et valeureux de 14 descendus des Cévennes et, pour la plupart, jamais revenus, couchés pour toujours sur les champs de bataille.

J'ai voulu, 50 ans après — long espace de temps pour une vie humaine et l'évolution actuelle — j'ai voulu retrouver quelques « réchappés » de la première grande guerre, en hommage à leur mérite, au sacrifice des disparus et à la fidélité de ceux qui se cramponnent à cette terre ingrate.

Toutes proportions gardées, c'est d'une petite part de la France qu'il s'agit, la plus pauvre sans doute et que la rapidité des déplacements modernes paraît réduire encore, mais elle est très grande quand même, par la splendeur sauvage de son relief, par les efforts de ses agriculteurs, luttant avec un sol rebelle, par la profondeur de sa foi religieuse, catholique ou protestante, par le nombre de ses enfants tués dans les dernières guerres, depuis les Eparges, Verdun, jusqu'à Salonique, Monastir et, plus tard, dans les maquis de la région. La délimiter strictement est difficile ; il s'agit à peu près des régions montagneuses de l'Aveyron, du Gard, de la Lozère et de l'Ardèche.

Mes promenades achevées, maintenant s'élèvent dans ma mémoire. Les grandes voix des survivants, sont celles de Ducros paraît l'Echo fidèle ! Ducros, vivant à St-Martial, amas de maisons sur la vallée du Rieutord, m'a dit :

Vous revenez sur le passé ! Pourquoi ? Il est bien oublié, négligé. Et c'est pourtant lui, en grosse part, qui détermine le présent et l'avenir mais qui s'en soucie devant les exigences de chaque jour ! D'ailleurs, nous sommes, ici, un peu en marge du monde. Le passé est oublié, certainement, nous aussi, tous ceux qui le représentent et se sont battus autrefois pour assurer des jours meilleurs à tous. La région même qui plus est, paraît oubliée et laissée en dehors des zones prospères ou à développer.

Maintenant, il est trop tard, à mon âge, pour changer d'activité ; c'est dans l'autre monde, de l'autre côté des tombeaux, que j'aurai désormais une situation ! En attendant, je vis pauvrement et sobrement sur ma terre. La solitude me permet des comparaisons et de raviver mes souvenirs.

Quand la guerre de 1914 nous a surpris, nous étions ici à Saint-Martial 900 habitants. Nous sommes à présent 220. Allez à St-Bresson, à 12 kilomètres d'ici, c'est pire. L'église est désertée, les portes ouvertes battent à tous les vents comme si le vieux temple déployait des ailes pour quitter ce pays de malheur ! Il vous sera facile d'entrer ! Lisez sur le marbre les noms des morts de 1914. Ils sont plus nombreux que les vivants actuels du pays.

La forêt reprend la place des cultures, comme autrefois, en Gaule. Les « *ancels* », les « Traversiers » ces murs élevés au cours des siècles par nos ancêtres laborieux, pour retenir en gradins, la terre arable et qui font ressembler de loin quelques-uns de nos murs, à des escaliers de géants, préparés pour l'assaut du ciel ; les traversiers se ravinent et s'écroulent ! Trop peu de bras pour trop de travail, qui ne « paie » plus.

Autrefois, nous étions heureux, je me rappelle... L'élevage du ver à soie apportait un supplément de revenus. Les châtaigniers, les oliviers, la vigne, assuraient une existence assez facile. Aujourd'hui, la magnanerie n'existe plus, la châtaigne invendable n'est plus ramassée, les oliviers victimes du gel ont disparu et notre vin, souvent pauvre et léger par rapport à celui des plaines et des côteaux mieux placés, ne peut satisfaire qu'une consommation locale. Mais en 1914, ces éléments nous faisaient vivre à peu près ! Aussi, étions-nous partis nombreux, tous les plus de 20 ans, pour défendre la France et ce coin de terre cévenol qui nous paraissait, à lui tout seul, immense et sacré. Immense, parce que nous le mesurions à la lenteur de nos marches à pied ou de nos déplacements en charrettes et sacré, parce que, à part toutes les raisons qui attachent un homme à son pays, nous avions, nous, en plus, reçu une empreinte du nôtre.

La terre est dure, mais elle nous a donné l'habitude de l'effort... L'horizon est vaste et clair sur le Mont Liron et les sommets cévenols, quand le soleil veut et quand ne sévissent pas les orages les plus violents de France. Les saisons y sont aussi plus marquées. Cela nous a donné la notion de l'infini et de forces ordonnées et souveraines. Les cloisonnements des villes qui séparent l'individu de la nature, leur agitation artificielle et continue, créent chez l'homme, un mirage de pouvoir absolu. Mais, dans nos pays, aux prises avec la nature, sa puissance, ses caprices et ses prouesses, le paysan se fait une philosophie et une religion.

Nous étions donc partis dans une explosion de confiance et d'enthousiasme qui n'excluait pas l'idée du sacrifice ! Qui dira jamais ce mouvement d'exaltation ardente que fut chez nous la mobilisation. Cette petite tache mauve — tache de deuil, serait donc enfin effacée, qui marquait pour nos yeux d'enfants, à l'école primaire, la place de l'Alsace et de la Lorraine, sur notre carte de France, fixant ainsi, dans nos regards, et dans nos cœurs, le regret des « provinces perdues ». Tel était notre état d'esprit et celui des quinze cent mille morts et de leurs camarades de cette guerre dans laquelle, nous, agriculteurs, aujourd'hui délaissés, avons payé le plus lourd tribut. Tribut d'autant plus regrettable, qu'avec le recul du

temps, ces luttes européennes prennent la physionomie de guerres civiles et de guerres stériles.

La guerre m'a laissé vivant et je suis revenu dans ce pays, que je pensais défendre, en défendant le grand ! Je suis revenu pour contribuer à sa prospérité, en travaillant ma terre. Mais au contraire, d'une année à l'autre, nos revenus diminuent. Vous avez bien raison de dire : Saint-Martial, « amas de maisons dominant la vallée ». Notre bourg ressemble vraiment à une forteresse. Nos maisons, aux murs épais — parfois 1 mètre d'épaisseur — y font office de rempart. Ces maisons aux pièces vastes, sont comme des palais qui défient le temps. Et les matériaux d'une seule d'entre elles, permettraient la construction de 4 ou 5 villas comme on les voit aux alentours des villes. Ces constructions vastes et massives de mon village, ont été faites, hélas ! inutilement. Parcourez nos vallées, dans n'importe quel sens, vous trouverez, dans tous les coins des demeures groupées par 2 ou 3, spacieuses et solides, qui sont maintenant inhabitées ou presque. Il y reste, quand elles sont habitées, des vieillards comme moi.

Autrefois, nous acceptions peut-être une vie plus frugale et notre travail pouvait rivaliser avec celui de la plaine puisque les instruments agricoles étaient identiques dans leur simplicité. Aujourd'hui, les instruments mécaniques à moteur donnent leur plein rendement dans la plaine et nous sommes nettement défavorisés sous ce rapport. Pour l'arrosage, nous sommes, dans bien des cas, à la merci des caprices du ciel.

Cinquante années sont passées depuis le temps heureux où notre sol nous suffisait. La campagne était un beau jardin ! Cinquante années, c'est peu par rapport à la durée du monde ; c'est beaucoup au stade des réalisations et des perfectionnements actuels. Ce délai a suffi pour tuer définitivement notre région et développer les autres ! Après avoir assisté à la mort des copains de mon âge, en 1914, j'assiste maintenant à la mort de nos agglomérations cévenoles.

Evidemment, il y a des successeurs... des citadins achètent à vil prix de vieilles demeures et les aménagent pour un séjour d'été, mais ils ne s'intéressent pas à nos cultures ! Ils n'en ont pas le temps !

Il faudrait que l'Europe devienne surpeuplée pour que nos sols abandonnés intéressent un peu, de nouveau ! Mais moi, vieux paysan, vieux combattant, survivant par miracle à la grande guerre et ruiné petit à petit, malgré mon travail, vous voyez que je n'exagère pas quand je disais que ma place était dans l'autre monde : le temps des Cévennes est passé ! Vers qui voulez-vous que je crie aujourd'hui notre détresse, celle de trois départements au moins ? !

Il faudrait éviter que le désert s'établisse. Il faudrait au moins éviter que la végétation dépérisse. Les habitants de l'été ne peuvent pas cultiver nos sols difficiles, pourtant fertiles autrefois ! Il faudrait sans retard, reboiser tous les terrains abandonnés, pour conserver, à nos paysages, leur fraîcheur et assurer à nos rivières, des débits plus abondants et réguliers. Il faudrait améliorer et augmenter nos moyens de circulation, notre bien-être, nos possibilités de travail en plus de l'agriculture, pour maintenir dans leurs forteresses, les derniers tenants de la terre, ceux qui n'hésitent pas encore à se courber devant elle, pour lui demander ses bienfaits et lui conserver sa verte beauté.

Gare aux déserts qui nous menacent !

Sous ce rapport, et pour commencer, la création du Parc National des Cévennes serait à réaliser dans les plus brefs délais.

G. JACQUEMIN.